LES ANGES AQUATIQUES

DU MÊME AUTEUR

Hiver
Le Serpent à Plumes, 2009
et « Points » nº 2980

Été
Le Serpent à Plumes, 2010
et « Points » nº 2825

Automne
Le Serpent à Plumes, 2011
et « Points » nº 2868

Printemps
Le Serpent à Plumes, 2011
et « Points » nº 3007

La 5e Saison
Seuil, 2013
et « Points » nº 3164

Mons Kallentoft

LES ANGES AQUATIQUES

roman

TRADUIT DU SUÉDOIS
PAR FRÉDÉRIC FOURREAU

ÉDITIONS DU SEUIL
25, bd Romain-Rolland, Paris XIVe

Titre original : *Vattenänglar*
Éditeur original : Bokförlaget Forum (Suède)
avec l'accord de Nordin Agency AB, Sweden
© Mons Kallentoft, 2012
ISBN original : 978-91-37137-48-3

ISBN : 978-2-02-109595-1

© Éditions du Seuil, mai 2014, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

PROLOGUE

Septembre 2012

Dans le ciel sombre, des formations nuageuses encore plus sombres glissent en silence et déversent sur la terre une pluie drue. Les gouttes lourdes et compactes se pulvérisent au contact du sol, formant comme une brume au-dessus des champs.

La ville est frigorifiée. Dans une tentative pour lutter contre ce ciel récalcitrant, ses habitants allument et éteignent des lampes dont les clignotements sont autant de messages en morse lancés par les fenêtres : nous sommes en vie, nous ne renoncerons pas quels que soient les malheurs qui nous frappent.

Tout autour, la campagne sommeille.

Dans les champs de navets, une brise légère souffle sur les meules de chaume fraîchement moissonné. Des chênes isolés sur la plaine grincent et leurs branches fatiguées caressent le sol.

La surface du lac Roxen est un miroir trouble dans lequel se reflète le ciel et des vaguelettes viennent s'échouer avec discrétion sur les plages désertes de Sandvik. Sur la rive opposée, un doux murmure s'élève là où les eaux tumultueuses d'une dizaine de cours d'eau se joignent à celles, sombres, du lac. Dans les eaux stagnantes, les derniers œufs de moustiques de l'année s'apprêtent à éclore et à lâcher sur la plaine de l'Östgöta leurs occupants assoiffés de sang.

Les champs sont silencieux. Ils savourent la pluie qui s'est abattue sur la région ces derniers temps.

Les vaches mugissent en direction des nuages.

Les brebis se sont réfugiées à l'abri des chênes.

Dans les bois, les renards flairent leurs proies.

Les sangliers labourent la terre.

Le vent pousse les nuages vers la ville, la pluie tombe maintenant sur le quartier résidentiel de Hjulsbro et sur ses maisons cossues au bord de la Stångån, la rivière qui traverse Linköping.

Des gouttes s'abattent sur l'un des pavillons de la rue Stenstorpsvägen où, à cet instant précis, tous les cris du monde se sont unis en une plainte muette.

Quelqu'un brandit un pistolet.

Sa main est sûre, elle ne tremble pas.

Le bruit étouffé des coups de feu ne parvient pas jusqu'à la rue.

Dans le jacuzzi, des corps nus s'effondrent sous les balles.

Une fillette hurle dans la nuit.

Seuls les morts peuvent l'entendre.

Mais ils ne peuvent pas lui venir en aide.

Le sang jaillit des plaies et l'eau du bain rougit.

Plus de respiration.

Juste les ultimes battements d'un cœur qui pompe frénétiquement pour tenter d'irriguer les derniers vaisseaux sanguins encore en vie.

Une main froide sur la bouche de la fillette, oui, c'est ça, chut, chut maintenant.

La pièce est plongée dans le noir et les ombres des taillis se dessinent sur la faïence blanche des murs, près de la porte-fenêtre du jardin. Une mosaïque noire scintille au fond de la piscine.

Les corps de l'homme et de la femme gisent l'un contre l'autre.

La main inerte de la femme a glissé de l'épaule de l'homme et flotte au milieu des bouillons rouges.

La fillette sanglote.

Puis disparaît dans la nuit.

À aucun moment elle ne tente de résister, elle s'efforce seulement de ne pas oublier de respirer.

Elle n'a que cinq ans et elle se laisse emmener.

Maman, papa. Combien de temps allez-vous rester là ?

Le jardin de la maison, qui longe la Stångån, est silencieux. On perçoit seulement, au loin, le ronflement de la centrale électrique.

La pluie a cessé.

Il ne reste plus que ce fleuve large et lointain, hors de portée des nuages.

De la vapeur s'élève de ce fleuve étranger et enveloppe le visage d'une femme rongée par la tristesse.

Elle semble dire : Me voilà assise au bord du fleuve, sur cette rive escarpée où l'herbe refuse de pousser. En ce lieu que les pêcheurs eux-mêmes évitent car on le dit hanté par des esprits oubliés depuis la guerre, des esprits qui attendent que leur bien-aimé vienne les chercher.

Quand les esprits sont inquiets, je les réconforte. J'en oublie alors mon propre chagrin.

Il y a des poissons ici.

Je peux voir scintiller leurs écailles argentées.

Je me souviens de la sensation de ta peau chaude contre la mienne, douce comme la soie, mais plus chaude, plus chaude à la fois sur ma peau et en moi.

Ces souvenirs me sont tellement douloureux que je préfère ne plus y penser.

Ne plus espérer.

Que me reste-t-il ?

Je peux toujours descendre au bord du fleuve pour épier les esprits et les visages qui passent dans les nuages.

Mais ce n'est jamais le tien que je vois.

Alors je finis par baisser les yeux et observer les eaux dans lesquelles je devine les minuscules remous que produisent les poissons-chats en sondant la vase.

Je vois aussi les anguilles luisantes faire leurs cabrioles.

Leurs mouvements me rappellent les tiens quand tu étais en moi, quand tu nageais dans mes eaux, mais je ne veux plus y penser, bien que je ne puisse expulser de mon âme le souvenir de tes mouvements quand tu étais dans mon ventre.

Il demeure gravé en moi comme une malédiction.

Et en même temps comme une bénédiction.

Je suis toi.

Et ça, rien ni personne ne pourra rien y changer.

Pas la cupidité. Ni même un autre amour. Ni aucune puissance terrestre. Ni aucune plainte ni aucun souhait d'une autre personne.

Où es-tu ? Tu es quelque part. Je le sais.

Tu pourras t'acheter un cochon avec cet argent, avait-il dit en riant.

Ils avaient tous éclaté de rire quand il avait dit ça.

Alors, j'avais baissé la tête.

Et j'étais partie.

Un robinet fuit.

Dans l'une des pièces les plus sombres qui existent.

L'antichambre de ce qui est peut-être considéré comme l'enfer sur terre. À moins que cette pièce ne soit tout simplement l'enfer lui-même.

Ici, les enfants ne pleurent pas.

Ils geignent, mais n'ont pas encore commencé à douter du fait qu'ils sont des êtres humains.

*Un enfant contre un cochon**[1].

*Un enfant contre un cochon**.

1. Toutes les phrases en italiques suivies d'un astérisque sont en anglais dans le texte original.

La pluie martèle le toit en tôle, cet endroit est si humide que les poumons des enfants se remplissent d'eau à chaque inspiration, si humide qu'ils risquent de se noyer à l'air libre.

Mais les enfants respirent tout de même.

Ils rêvent de jouets, de monstres à visage humain, de l'amour qu'ils n'ont jamais reçu, ignorant les tourments qui les attendent, sans même savoir s'il reste encore de l'espoir au fond de leurs âmes.

La petite fille est encore loin d'eux, mais bientôt elle les aura rejoints.

Où suis-je ? se demande-t-elle dans son sommeil.

Je ne veux pas me réveiller, non, je ne veux pas.

Les nuages noirs sont sur le point de se dissiper, ils refusent d'être les témoins de ce spectacle un jour de plus.

C'est avec soulagement qu'ils se laissent anéantir.

Ravis d'échapper à la folie des hommes.

PREMIÈRE PARTIE

L'AMOUR SOLITAIRE

1

Mercredi 11 septembre

Malin Fors dort recroquevillée au fond de son lit. Dans son appartement de la rue Ågatan. Elle dort si profondément que même le martèlement de la pluie contre les carreaux de sa fenêtre ne peut la tirer de son rêve et elle murmure :

– Tove, Tove, Tove.

La seule chose qui compte plus que ma propre vie, c'est ta vie.

Surtout, ne me quitte jamais. Car si tu le faisais, qui me sauverait de mes cauchemars ?

Malin Fors s'agite sous ses draps.

– Je veux me réveiller, marmonne-t-elle.

Mais elle ne le peut pas. Au lieu de cela, elle voit la Stångån traverser Linköping de nuit et se jeter dans le Roxen d'où s'élèvent des vapeurs qui envahissent la contrée.

Dans la brume, elle distingue un visage.

Le visage d'un nourrisson.

« Qui es-tu ? » crie-t-elle dans son rêve.

Une voix lui répond : « Vous ne pourrez jamais plus avoir d'enfant. »

L'enfant, Malin.

Je veux me réveiller, maintenant.

Je veux renaître de l'humidité de ce rêve.

Je veux être réincarnée en une personne sans addiction ni rêves, une personne libre et animée du seul désir d'être heureuse.

Un ricanement au milieu de son rêve.

Elle rit à son tour, et derrière ses rires elle perçoit les pleurs de l'enfant, de la fillette.

Est-ce que c'est toi, Tove ?

« Ce n'est pas moi, maman. »

Il s'agit donc d'un autre enfant.

Elle veut rester dans son rêve, maintenant, mais celui-ci lui échappe et elle commence à sentir la froideur humide du drap sur sa peau ainsi que le corps rugueux et chaud de Peter, étendu près d'elle. Cette fois, la voilà éveillée et la première pensée qui lui vient à l'esprit est : Ce lit est trop petit, il faut qu'on en achète un plus grand.

Elle se rappelle comment ils ont fait l'amour avant de s'endormir. Comme de vraies machines de sexe. Tous les deux. Mécaniquement. Pourtant, il lui avait semblé déceler une sorte de lassitude chez Peter.

Elle se remémore la conversation qu'ils ont eue quelques mois plus tôt dans ce même lit :

– Je veux un enfant, Malin. C'est le moment.

– On essaiera de nouveau.

– Il faut que tu revoies un médecin.

– Pourquoi ?

– Il est possible que la balle qui s'est fichée dans la paroi de ton utérus ait provoqué des dégâts plus graves que prévu.

Jusque-là, Peter n'avait jamais fait allusion à la blessure qu'elle avait reçue au printemps précédent au cours d'une affaire particulièrement difficile.

– Mais le médecin m'a assuré que tout était en ordre.

– Qu'est-ce qu'il en sait ?

– Tu es toi-même médecin, tu devrais le savoir.

Peter avait fini par s'incliner, il s'était tu et avait détourné le regard, comme s'il cherchait d'une certaine manière à se

convaincre que de leur amour pourrait naître un enfant, malgré leur âge avancé, malgré la blessure de Malin, malgré leurs doutes.

Malgré tout.

Malin s'approche de Peter, se presse contre son corps en sueur jusqu'à ce que son lit devienne une mer chaude où elle voudrait baigner éternellement. Bien sûr qu'elle souhaite lui donner cet enfant, mais elle n'ose consulter de médecin de crainte qu'il ne lui annonce une mauvaise nouvelle.

Car alors, comment Peter réagirait-il ?

Est-ce que tu me laisserais ?

Je préfère ne pas le savoir.

Et continuer d'espérer.

Car j'y crois encore, n'est-ce pas ?

Tu ne m'abandonneras pas, Peter, et elle est persuadée qu'un avenir ensemble est possible, avec ou sans enfant, maintenant que Tove a quitté le nid maternel pour, selon toute vraisemblance, ne jamais revenir.

Devons-nous avoir un enfant ?

Ne sommes-nous pas déjà assez heureux à deux ?

N'est-ce pas suffisant d'avoir la responsabilité de notre propre amour ?

Se lever le matin, aller au boulot, cuisiner ensemble, dîner, faire la vaisselle, faire des câlins, faire les emplettes, voyager, se brosser les dents, se plaindre que l'un ne rebouche pas le tube de dentifrice et que l'autre ne mette pas son linge sale dans le panier ?

Malin se lève et laisse Peter seul dans le lit, elle traîne son corps nu et endormi hors de leur chambre à coucher, marche jusqu'à la fenêtre de la salle de séjour et voit la lumière de l'aube poindre au-dessus du toit et du clocher noirs de l'église Saint-Lars.

L'air semble compact et humide, ce matin. Elle ouvre la fenêtre, le froid automnal exerce sur elle comme un souffle

familier et elle inspire profondément pour s'imprégner de cette nouvelle journée.

Elle passe ses doigts sur les petites cicatrices rondes et rouges qui ornent son ventre, là où la balle a perforé sa peau et sa chair.

Elle pense : Quoi qu'il arrive, tout finit toujours par s'arranger.

Elle sent un sourire cynique se dessiner sur ses lèvres. Ce qu'elle peut détester ce sourire ! Elle ne veut pas être pareille à ces gens qui, croyant avoir tout vu, tout entendu, tout connaître de la nature humaine, ont renoncé à tout espoir et commencé à se mentir à eux-mêmes.

Car même s'ils ont raison, on ne peut pas vivre comme ça.

Sans véritable amour, sans sentiments.

Sans avoir foi en rien. Sans nourrir aucun rêve.

Au printemps dernier, après que Conny Nygren, chef de la Criminelle de Stockholm, avait été abattu, elle s'était vu proposer son poste, mais même si elle a toujours rêvé d'occuper un jour de telles fonctions, elle avait décliné.

Peter avait en effet refusé de déménager, alors qu'il aurait pu aisément se faire embaucher au Karolinska ou à Danderyd.

C'est donc qu'il souhaite vivre ici avec moi, en avait-elle conclu. Que ce soit avec ou sans enfant. Peut-être que notre amour lui suffit, en fin de compte ?

Quelques nuages loqueteux se rassemblent au-dessus du toit de l'église avant de poursuivre leur route. Soudain, Malin pense à Karin Johannison, elle se demande ce qu'elle fait en ce moment, ou plutôt ce qu'elle et sa petite merveille vietnamienne font.

Car elle sait que Tess a encore du mal à dormir la nuit.

Comme si son rythme circadien vietnamien était difficilement adaptable au nôtre, comme si la circulation sanguine de cet enfant étranger obéissait à un pouls bien particulier.

Karin Johannison, agent de la police scientifique, collègue de Malin Fors, serre sa fille Yin Sao Dao contre elle et chuchote :

– Allez, Tess, ma chérie, il faut dormir maintenant.

Puis elle regarde autour d'elle dans le séjour de son appartement de la rue Drottninggatan qu'elle s'est efforcée de remplir de babioles originaires du pays de Tess dans l'espoir que la fillette s'y sente chez elle, qu'elle se rappelle ses bons souvenirs.

Car elle en a certainement.

Bien qu'il y ait des nuits où Karin en doute.

Ces nuits où, malgré tous ses efforts pour la rassurer, malgré toute la force de son amour, la fillette de trois ans ne cesse de hurler, complètement affolée.

Au point que Karin se demande parfois si Tess va finir par l'accepter, si tout va s'arranger.

À la fenêtre pendent deux lampions qu'elle avait achetés sur un marché de Hoi An, dix ans plus tôt. À cette époque, j'étais loin de me douter que je retournerais un jour là-bas pour adopter une petite fille, pense Karin.

Accrochée au mur, une affiche de propagande datant de la guerre. Elle représente un blindé stylisé rouge et bleu.

Des brûle-encens. Une sculpture de poisson-chat en bois de mélèze.

Sur son fauteuil Josef Frank, une couverture bleue à motifs de vagues.

Sur les genoux de Karin, Tess s'est enfin apaisée. Avec ses grands yeux noirs, elle fixe en silence la pièce baignée de lumière matinale.

Il est six heures moins le quart et elles ont encore une heure devant elles pour se reposer. Karin voudrait dormir, récupérer, elle est tellement épuisée depuis un mois, elle a l'impression que le manque de sommeil est en train de la tuer à petit feu.

Ce corps doux et chaud.

La petite dans ses bras.

Elle la serre contre elle, elle voudrait pouvoir lui transmettre son calme.

Il y a un an à peine, elle était assise dans l'avion pour Ho-Chi-Minh-Ville, ou « Saigon », comme elle préfère dire, elle trouve ce nom tellement plus romantique. Elle était alors emplie de crainte, de détermination, d'espérances et d'amour pour la fillette au visage rond dont elle avait reçu la photo en noir et blanc par mail.

Yin Sao Dao.

Orpheline.

Son père avait sauté sur une vieille mine dans une rizière. Sa mère s'était noyée au cours d'une violente crue.

La guerre et les changements climatiques.

Et je peux devenir ta maman.

Voilà comment ça s'était passé.

Je vais devenir ta maman, m'étais-je dit.

Ils t'avaient conduite de Hoi An à Saigon.

Dans un orphelinat délabré et humide des faubourgs ouest de la ville.

Tu t'étais d'abord montrée craintive. Tu me fuyais en courant sur le sol en béton sali, mais où aurais-tu pu aller te réfugier ?

Dans l'odeur d'urine ? Dans le bric-à-brac qui encombrait la cour ? Au-delà des fenêtres munies de barreaux ?

Alors tu as fini par accepter mes câlins, tu as grimpé sur mes genoux pour t'arracher au béton froid.

Je n'irai nulle part sans toi, avais-je chuchoté à ton oreille.

J'avais appris à le dire en vietnamien.

Je t'ai murmuré ces paroles encore et encore.

Dans notre chambre de l'Hôtel Majestic, près du fleuve Saigon. Puis à la réception, au moment de régler la note avant notre départ, quand une Européenne d'apparence glaciale avait essayé d'attirer ton attention mais était seulement parvenue à te rendre triste. On aurait dit que vous vous connaissiez.

Je t'ai alors murmuré ces mots.

Et je te les murmure encore maintenant.

– Maman est là, maman est là.

Ton souffle. Ta chaleur. Ton silence.

Tu ne dors toujours pas.

Mais tu t'es calmée.

Tes cris se sont tus.

Tes cauchemars se sont-ils envolés ? Tu luttes contre le sommeil car tu as peur de ce que tu verras dans tes rêves.

Tu ne veux pas jouer, juste rester sur mes genoux dans le séjour, tranquillement assise, et si j'essaie de te poser par terre, tu te mets à hurler.

– Non, non, non.

Karin Johannison berce Tess, elle caresse ses cheveux noirs raides, sent battre son cœur dans sa poitrine à travers son pyjama blanc.

Elle fredonne :

– Maintenant Tess va faire dodo, faire dodo gentiment, Tess est tellement fatiguée, tellement fatiguée.

Le Vietnam.

La pauvreté, le désespoir et la corruption.

La vapeur qui s'échappe des plats de nouilles, les effluves d'huile de palme, d'ail frit et de menthe pilée dans des mortiers centenaires, les lumières clignotantes et le vacarme des milliers de mobylettes.

Les violences sexuelles.

Plus tard, elle avait entendu dire que l'on vendait des petits Vietnamiens à des pédophiles. Dernièrement, on en avait découvert six dans une cave de Melbourne et quatre autres à Darlinghurst, dans la banlieue de Sydney.

Des esclaves.

Une fillette de cinq ans, un garçonnet de trois.

Des esclaves sexuels.

Mon amour, notre amour, l'amour universel t'a évité ça, Tess.

C'était ainsi.
Maintenant, il faut que tu dormes.
Tu es fatiguée.
Maman aussi est fatiguée.
Nous allons faire dodo gentiment.

Il est sept heures vingt et Malin Fors se tient dans l'entrée de son appartement, incapable de se détacher de la radio. P1 diffuse l'interview d'un pédopsychiatre de Linköping qui exprime sa colère face au peu de cas qui est fait des enfants victimes d'abus sexuels.

Il parle d'une vidéo qui a été saisie et dans laquelle on voit un de ses petits patients âgé de cinq ans être violé brutalement par un homme, encore et encore.

Pendant le viol, le garçon regarde la caméra et dit : « Je suis quoi ? Est-ce que je suis un être humain ? Hein ? »

Le médecin s'étonne qu'un si jeune garçon puisse s'exprimer avec une telle lucidité, comme s'il posait une question existentielle fondamentale.

C'est sur cette réflexion que prend fin l'interview, mais les paroles du petit garçon résonnent encore dans la tête de Malin au moment où elle sort dans la cage d'escalier.

« Est-ce que je suis un être humain ? »

Oui, bien sûr. Tu es un être humain.

Puis elle évacue ces pensées.

Peter est parti de bonne heure à l'hôpital. Il est de garde aujourd'hui, si bien qu'elle dormira seule cette nuit.

Il a conservé son appartement de la rue Linnégatan, mais il habite chez Malin. Ils avaient envisagé d'acheter un appartement ensemble, mais n'ont jamais sauté le pas et, au cours du dernier mois, la discussion s'était éteinte d'elle-même.

Le ciel est gris et menaçant. Alors, après bien des hésitations, Malin a fini par opter pour l'imperméable noir que Peter lui a offert à son anniversaire.

Sa veste, mal ajustée, la gratte, elle est tellement raide que Malin a l'impression que son corps est enserré dans une camisole de force.

Elle pousse la porte du bâtiment et s'apprête à sortir dans la rue.

Elle se demande :

Qu'est-ce qui m'attend, aujourd'hui ?

Quelque chose vient d'arriver, ou va se produire. Elle le sent.

Quelques centaines de mètres plus loin, Karin, en route pour le jardin d'enfants, longe les façades de la rue Klostergatan avec la poussette de sa fille.

Elle se demande :

Que va-t-il se passer aujourd'hui ?

Rien de spécial, j'espère.

Je suis trop fatiguée.

Comment se peut-il qu'une chose si ardemment souhaitée nous épuise à ce point ?

Nous ne sommes pas dans ton sommeil.

Où sommes-nous, alors ? Qu'est-il arrivé ?

Nous ne devrions pas être ici, c'est une erreur. Il faut que quelqu'un vienne nous aider.

Est-ce nous qui gisons, là, en bas ? Est-ce bien nous ?

Oui, on dirait que c'est toi, mon amour.

Et je suis à côté de toi. Je n'ose pas y croire, je ne veux pas m'approcher.

L'eau est rouge.

Je suis nue.

Je suis là, près de toi. Tu es nu, toi aussi.

Est-ce que tu nous vois ? Et ces taches sombres sur nos corps ?

Je les vois. Mais je ne veux pas. Non, je ne veux pas, je ne veux pas…

Où est Ella ? Elle n'est pas ici avec nous, pas en bas non plus. Où est-elle, mon Dieu, où est-elle ? Où es-tu ?

Reviens !

Où devons-nous chercher ? Je ne la vois pas.

Elle devrait être ici avec nous.

Ella, viens. Rejoins-nous. Il ne faut pas que tu disparaisses.

Et si c'était nous qui avions disparu ?

2

La matinée n'aurait pas pu être plus automnale, songe Malin.

À l'instant où elle franchissait la porte, une averse s'est déclenchée et les gens, sur le trottoir, se sont réfugiés sous d'énormes parapluies ou dissimulés sous la capuche de leurs imperméables.

En passant devant le jardin d'enfants, il lui a semblé apercevoir Karin Johannison et, sur le coup, elle a eu envie de lui courir après. Elle s'était dit qu'elles pourraient faire le chemin ensemble une fois que Karin aurait déposé Tess. Puis elle s'est ravisée, elle avait besoin d'être seule.

Maintenant, elle remonte la rue Djurgårdsgatan en direction de l'hôtel de police.

Elle pense à Karin. Elle se dit qu'elle l'admire.

Elle a quitté son mari fortuné parce qu'elle ne l'aimait plus. Ensuite, elle a décidé d'adopter un enfant toute seule car le seul homme avec qui elle aurait pu envisager d'en avoir un a refusé de quitter sa femme pour elle.

En l'espace de quelques années, celle que Malin considérait au début comme une snobinarde gâtée a réussi à gagner son respect par la force de son caractère.

Aujourd'hui, nous voilà amies, pense Malin.

Nous sommes amies, n'est-ce pas ?

Un bus rouge et orange passe en trombe, inondant tout à coup le trottoir, et Malin doit faire un bond de côté pour ne pas être trempée.

Elle pose un pied devant l'autre, machinalement, comme un robot, sans prêter attention aux flaques d'eau.

Elle a un pincement au cœur en apercevant la rue Barnhemsgatan où habitait autrefois son père. Malin a l'impression de sentir l'odeur de l'appartement.

L'appartement ne lui évoque que des souvenirs qu'elle souhaite fuir.

Voilà maintenant plus de deux ans qu'elle n'a pas revu son père.

Elle se remémore son visage.

Son regard de chien battu. Elle ne lui a toujours pas pardonné de lui avoir caché qu'elle avait un frère.

Stefan.

Seul dans sa chambre d'hôpital.

Malin baisse les yeux sur le trottoir.

Cinq mois qu'elle ne lui a pas rendu visite.

La dernière fois, il est resté éveillé seulement une heure et n'a pas semblé la reconnaître ni même se réjouir de sa présence. Malgré ses tentatives répétées pour entrer en contact avec lui, son frère paraît vivre dans son monde à lui, un monde auquel il ne veut ni ne peut la laisser accéder.

Je suis ta demi-sœur. Regarde-moi. J'existe.

Un corps sur une chaise roulante, un regard vide derrière une fenêtre, contemplant des arbres verdoyants.

Ils étaient certainement nombreux à vouloir adopter Tess. Tandis que toi, Stefan, personne n'a voulu de toi.

Suis-je à mon tour sur le point de t'abandonner ?

Je viendrai bientôt te voir à l'hôpital de Sjöplogen.

Ton corps immobile.

Ton regard absent.

Non, je ne veux pas y aller. Je ne veux pas voir ça.

Malin sait que Tove se rend régulièrement là-bas le week-end. Qu'elle prend le bus depuis Lundsberg pour rendre visite à Stefan, qu'elle le promène dans le parc de l'hôpital comme si c'était un vieillard.

« Il a l'air heureux. »

Cette manière que tu as de t'habiller, maintenant, Tove. Avec tes escarpins qui t'ont coûté le tiers de ce que t'a rapporté ton job d'été, tes jeans moulants, tes T-shirts de marque. Tu t'exprimes aussi différemment, sans même t'en rendre compte, comme les gens de la haute.

Les parents de ton copain Tom sont aussi insupportables et snobs que je l'avais imaginé. De riches industriels d'Östermalm. Mais qui s'intéresse à leur putain d'usine de parquet ? Qui se préoccupe de savoir combien ils ont d'argent à la banque ?

Malin emprunte le chemin le plus long aujourd'hui.

Elle passe devant l'ancienne caserne du régiment d'artillerie qui abrite désormais plusieurs centres de conférences chrétiens.

Jan.

C'est le prénom de son ex-mari. Ils ont renoué le dialogue et il semble sincèrement heureux qu'elle ait renoncé à la picole.

Si seulement il savait à quel point je suis tentée de m'y remettre, parfois.

Je suis tellement en manque que j'en tremble, que je préférerais presque mourir plutôt que de ne plus jamais boire.

Il est toujours en couple avec sa bimbo.

Car c'est ce qu'elle est : une bimbo.

Bon, d'accord. Je dois reconnaître qu'elle a toujours été gentille les rares fois où je n'ai pas pu faire autrement que de parler avec elle.

En apercevant la façade jaune et marron de l'hôpital universitaire, Malin pense à Peter. Ou plutôt à son visage. Son visage creusé, avec sa fossette au menton et ses rides au front qui se sont accentuées au fil des ans.

Il a l'air préoccupé, ces derniers temps.

Mais elle préfère chasser cette idée de son esprit.

En sentant la pluie qui martèle la toile de sa veste hors de prix, elle se dit que le fric peut protéger de l'humidité comme de presque tout.

Mais peut-il tout acheter ?

À cette pensée, son odieux sourire cynique se dessine sur ses lèvres.

Qui est cette femme qui marche en contrebas en arborant un sourire si étrange ?

Que nous veut-elle ? Pourquoi la voyons-nous ?

Vois-tu l'avion maintenant ?

Moi, je le vois.

Comment pouvons-nous être là ? Si haut dans le ciel, l'oxygène doit pourtant être rare et il fait probablement dans les moins mille degrés.

Je te vois, assise sur ton siège, tu pourrais presque caresser les nuages.

N'aie pas peur. Tu pourras toujours compter sur nous.

Ils l'appellent, crient tous les noms de leur fille, puis l'avion disparaît au loin dans le ciel azur, laissant quatre traînées de condensation dans son sillage.

L'instant d'après, ils survolent à nouveau la femme, celle qui marche d'un pas si pressé.

Ils la voient franchir des portes automatiques.

Peux-tu nous aider à la retrouver ? demandent-ils avant de murmurer en chœur :

Peux-tu faire en sorte que nous soyons de nouveau tous réunis ?

Peux-tu réunir notre famille ?

Nous avons besoin de ton aide.

3

Cancer de la prostate.

Voilà ce que les médecins avaient diagnostiqué à Sven Sjöman.

Heureusement, seule une infime partie de la tumeur était maligne et ils sont parvenus à le sauver.

Il a survécu. Il a senti le souffle froid de la mort sur sa nuque, mais il a survécu.

Depuis son opération, il a recouvré toutes ses capacités sexuelles et, de toute façon, en cas de besoin, il peut toujours avoir recours au Viagra, lui avait dit son médecin.

Sven Sjöman a essayé, un jour, seul dans les toilettes de son pavillon, sous la lumière frémissante du plafonnier qu'ils avaient acheté quelque temps après leur mariage.

Cela faisait longtemps qu'Ulla et lui n'avaient plus eu de relations sexuelles. Quoi de plus normal après une bonne quarantaine d'années de vie commune ?

Sven jette un regard circulaire dans le grand bureau du commissariat. Il est presque huit heures et tous les membres de la section criminelle de Linköping sont déjà arrivés. Tous à l'exception de Malin.

À un moment, il a envisagé de prendre sa retraite et a même fait sa demande pour terminer à soixante-trois ans, mais lorsqu'il a appris la nouvelle de sa guérison, il s'est ravisé. Au grand soulagement de Malin. Il aurait souhaité qu'elle reprenne le flambeau mais cette simple pensée semblait la

rendre malade. Pourtant, il demeurait persuadé qu'elle possédait toutes les qualités requises pour ce poste.

Son opération a été un succès.

Une machine que l'on aurait crue sortie d'un film de science-fiction a exécuté le travail avec une précision d'un micromètre, mais ensuite, le simple fait d'uriner s'est révélé plus que compliqué dans les jours qui ont suivi l'intervention.

Puis tout a fini par rentrer dans l'ordre.

Et Malin ? Ses problèmes ont-ils fini par rentrer dans l'ordre ?

La réunion du matin débute dans cinq minutes et les enquêteurs se préparent déjà mentalement. Leurs regards, leur attitude, tout en eux transpire la concentration.

Zeke Martinsson. Un vrai dur à cuire, le coéquipier de Malin depuis de si nombreuses années. Un homme capable de garder son sang-froid en toutes circonstances, juste en passant sa main sur son crâne rasé.

Dans le privé aussi, c'est quelqu'un de calme.

Peut-être un peu trop, même.

Sven sait que le couple de Zeke aurait explosé depuis longtemps s'il n'y avait eu les petits-enfants, contrairement au sien qui repose encore sur un amour réciproque. Du moins l'espère-t-il.

Börje Svärd est penché sur son journal qu'il a étalé sur une armoire à archives. Il semble s'être totalement remis du décès d'Anna, son épouse, et profiter désormais de sa vie de célibataire. Une rumeur court dans le commissariat selon laquelle il rencontrerait des femmes sur Internet.

Waldemar Ekenberg, assis à sa place, fume une cigarette électronique en tambourinant nerveusement des doigts sur son bureau. Lui aussi a l'air usé ; son visage de quinquagénaire est sillonné de rides profondes, son pantalon marron et sa veste beige, probablement achetés dans une chaîne de magasins bon marché, sont froissés, tout à l'opposé du style de Karim Akbar, leur commissaire divisionnaire, toujours tiré à

quatre épingles et dont la seule cravate peut valoir quatre mille couronnes.

D'où lui vient tout cet argent ?

Sven sait qu'il a touché une avance confortable sur ses droits d'auteur pour son livre consacré à la question de l'immigration en Suède dont la sortie est prévue au printemps. Il semble filer le parfait amour avec la procureur Vivianne Södergren.

Comme d'habitude, Johan Jakobsson est scotché à son ordinateur. Il n'y a aucune information que cet homme ne puisse dénicher grâce à Internet. Maintenant que ses enfants sont grands, il consacre davantage de temps à son travail et a l'air d'y prendre goût.

Mais il n'a pas l'étoffe d'un chef, même si Malin a prétendu le contraire lorsqu'il lui a proposé de prendre sa succession.

« Johan conviendrait mieux », a-t-elle dit.

De toute façon, ce n'est plus d'actualité puisque je vais rester encore au moins deux ans, pense Sven en avalant une gorgée de café.

Demain, leur équipe accueillera une nouvelle enquêtrice. Une étoile filante nommée Elin Sand qui a fait toute sa carrière à Malmö et s'est hissée jusqu'au grade d'inspecteur en l'espace de seulement quelques années. Une ancienne joueuse professionnelle de volley qu'une vilaine blessure a contrainte à renoncer prématurément à sa carrière. Loin de se laisser abattre, elle a alors passé le concours de l'École de police et terminé première de sa promotion.

Comment Malin et elle se comporteront-elles quand elles devront travailler ensemble ?

Comme deux chattes insoumises toutes griffes sorties ? Ou comme deux étoiles qui, réunies, brillent deux fois plus fort ? Ça, c'est l'avenir qui nous le dira, songe Sven. Pour l'instant, tout ce qu'il espère, c'est qu'aucune affaire sérieuse ne leur tombera dessus aujourd'hui. Que le calme qui règne

depuis quelque temps perdure encore quelques semaines, de manière qu'Elin Sand puisse se familiariser avec son nouvel environnement dans la tranquillité, sans pression.

Sven boit une gorgée de café, se rend au milieu de la pièce, prend une profonde inspiration, se racle la gorge et s'écrie :

– C'est l'heure !

Tous ses enquêteurs se lèvent et tournent leurs regards attentifs vers lui.

Il me reste encore de l'autorité, remarque Sven, surpris à cette pensée. Cela fait des années qu'il ne s'est pas soucié d'une chose aussi triviale que son autorité.

Au moment où Zeke se lève pour rejoindre la salle de réunion, il voit Malin franchir la porte vitrée qui sépare l'accueil du grand bureau.

Son imper noir est couvert de gouttes de pluie.

Ses cheveux blonds coupés au carré sont collés à son crâne et ses pommettes hautes sont plus saillantes que jamais après toutes ces heures passées dans la salle de sport du commissariat et ses longs footings le long de la Stångån.

Elle s'entraîne comme une malade, pense Zeke. Il sait quelles forces elle cherche à combattre à travers la pratique du sport, et il doit bien admettre que sa méthode fonctionne. Plus d'une fois, il l'a vue, la mine crispée, lutter contre l'appel de l'alcool alors qu'ils passaient devant des bars en rentrant ensemble du travail, tard le soir.

Elle a l'air heureuse avec Peter, en tout cas, elle semble épanouie.

Elle marche presque en sautillant.

Zeke la regarde approcher.

Il lui souhaite tout le bonheur du monde, et pourtant il a l'impression qu'une malédiction plane sur Malin Fors. Il déteste avoir cette pensée, mais c'est plus fort que lui. L'enquêtrice la plus brillante de toute la police de Linköping

possède un don rare pour foutre en l'air sa vie privée et s'attirer les ennuis.

Exactement comme moi, se dit Zeke.

Gunilla, sa femme.

Karin.

Ai-je commis l'erreur de ma vie en restant à la maison ? J'aurais dû quitter Gunilla et partir vivre avec Karin pendant qu'elle voulait encore de moi.

Quel est le prix à payer pour ma couardise ?

La solitude. L'amertume.

– Salut.

Sa voix est aussi enrouée que d'habitude.

Malin lui rend son salut en souriant et retire son imper qui lui va si mal.

La réunion du matin.

Une réunion inutile de plus.

Malin promène son regard sur ses collègues.

Börje, Johan, Waldemar, Zeke. Ils sont tous aussi las qu'elle, même s'ils s'efforcent de paraître motivés devant Sven. Le point positif, c'est que la réunion sera bientôt terminée puisqu'il ne s'est rien passé.

Karim va procéder au vote du budget mensuel.

Il leur annonce qu'ils ont atteint les objectifs fixés et que leurs demandes de nouveau matériel ont toutes été rejetées.

Johan secoue la tête mais s'abstient de tout commentaire, il sait par expérience que protester ne servirait à rien.

Sven leur parle d'Elin Sand, la nouvelle enquêtrice qui doit les rejoindre le lendemain, mais Malin n'a pas envie d'écouter.

Seul Waldemar semble vraiment intéressé.

Peut-être parce qu'il voit en elle la future cible de ses remarques machistes, comme il l'a fait avec Malin lorsqu'elle a intégré l'équipe, quelques années plus tôt.

Ça n'avait pas duré longtemps.

Elle sourit à ce souvenir, tandis que Sven écrit sur le tableau blanc des mots dénués de sens.

Gênée par la lumière agressive des néons qui donne à ses collègues un teint cadavérique, Malin tourne la tête vers la fenêtre et le jardin d'enfants où une dizaine de gamins en tenues de pluie aux couleurs vives jouent dans la cour sans se soucier des trombes d'eau.

Elle n'entend pas leurs cris de joie, mais elle les voit courir et sauter avec enthousiasme. L'un d'eux traverse le bac à sable un seau orange à la main.

Que dit Sven au juste ?

Je ne te veux pas !

C'est vraiment ce qu'il dit ?

Non, cette voix n'existe que dans ma tête.

C'est ce que maman a dû dire à propos de Stefan.

Je l'échange contre un chien.

Ou un bon repas.

Un service à café en porcelaine.

Malin agrippe le rebord de son siège, serre jusqu'à ce que ses phalanges blanchissent, elle voudrait faire taire les voix qui résonnent dans sa tête avant qu'elles la rendent folle, les noyer dans l'alcool puisque son amour pour Peter ne suffit plus à les contenir.

On est pourtant bien ensemble, n'est-ce pas ?

Elle n'entend même pas tomber la pluie.

Tout ce qu'elle entend, c'est le discours de Sven, et elle regarde les gouttes s'écraser contre la fenêtre en silence, elle sait que le calme qui règne en ville depuis quelque temps n'a que trop duré, elle le sait car quelque chose hante ses rêves, en ce moment, un Mal qui s'apprête à montrer son vrai visage.

4

Quelle sale tête, remarque le menuisier Martin Svensson en découvrant son reflet dans la vitre verte de la porte d'entrée du pavillon, au 31 de la rue Stenstorpsvägen.

Je bois trop de bière.

Je ne dors pas assez, je travaille trop, mais j'ai plutôt intérêt à bosser un max avant que les sociaux-démocrates débarquent à nouveau et abrogent les crédits d'impôts pour travaux de rénovation.

J'ai seulement quarante et un ans et mon front est déjà ravagé par les rides.

Pas mal la baraque, se dit-il en contemplant d'un œil connaisseur l'entrée du pavillon construit au début des années soixante-dix sur l'un des meilleurs emplacements de la ville.

Hjulsbro.

Le domaine des médecins et des cadres. La vraie crème de la ville, on la trouve à Tannerfors, le long de la rivière, ainsi qu'à Ramshäll. Mais Hjulsbro est un excellent quartier.

S'il était plus audacieux, il embaucherait, il développerait son entreprise au lieu de recourir au travail au noir.

Alors, lui aussi aurait les moyens de se payer une maison comme celle-là.

Ils n'ouvrent pas.

Il y a un problème ?

Le père de famille, Patrick, lui a dit qu'il serait là. Mais il ne devait pas en être si sûr puisqu'il lui a confié une clé.

Il sonne à nouveau, attend.

Une minute.

Martin Svensson tend l'oreille. Entre le chant des oiseaux et le murmure monotone de la pluie, il perçoit le ronflement des turbines de la centrale électrique située sur les berges de la rivière, environ cinq cents mètres plus loin. Comme une plainte.

Qu'est-ce qui se passe, bordel ?

Pourquoi personne n'ouvre ?

Son reflet dans la vitre verte se trouble tout à coup et son corps est secoué par un frisson. Bien qu'il refuse de l'admettre, la peur, cette vague sensation que quelque chose cloche, a commencé à l'envahir.

C'est comme si la mort rôdait.

Et qu'elle allait l'emporter.

Martin Svensson remonte son pantalon de travail, plonge sa main dans la poche gauche de sa veste à la recherche de la clé du domicile des Andergren.

Sa boîte à outils est posée sur le perron, à côté de lui.

Deux, trois bricoles à régler.

Une étagère à installer dans le vestibule.

Un banc à assembler, en bas, dans la pièce qui abrite une piscine et un jacuzzi.

Patrick Andergren avait exigé qu'il lui fasse une facture, même si ça devait lui coûter plus cher.

Martin Svensson tourne la clé et entre avec sa boîte à outils.

Tout est propre et soigneusement rangé.

Un parquet luxueux, un tapis gris et un bureau en pin huilé sur lequel trône une lampe futuriste.

– Hé ho ! Y a quelqu'un ?

Pas de réponse.

Il ne prend pas la peine de retirer ses chaussures, mais frotte consciencieusement ses semelles sur le tapis de l'entrée.

Dans la cuisine, le plan de travail est étincelant de propreté. On a du mal à croire qu'une famille y a pris son petit déjeuner le matin même.

Sa boîte à outils à la main, il se dirige vers l'escalier qui mène au sous-sol. Il sent déjà l'odeur du chlore. Puis il perçoit un bourdonnement, probablement en provenance du jacuzzi. Ils ne sont tout de même pas en train de batifoler dans les bulles à cette heure de la journée ? Ils sont sûrement au boulot.

Il n'y a rien à craindre.

Mais au moment où il arrive devant l'escalier, il est pris d'une soudaine envie de tourner les talons. De fuir cette maison et de ne revenir qu'une fois que la famille Andergren sera de retour.

Arrête un peu de déconner, tente-t-il de se raisonner.

Ça suffit.

Après s'être ressaisi, Martin Svensson finit par s'engager dans l'escalier, et pourtant, en arrivant en bas des marches, il est à nouveau pris d'une hésitation.

Allez, vas-y. Ouvre la porte. Oui, mais imagine qu'ils soient à poil là-dedans ?

Il toque.

Pas de réponse.

Alors, il ouvre brusquement la porte et voit d'abord le jardin, remarque que les feuilles dorées du rhododendron ne sont pas encore tombées, tourne le regard vers la pièce, vers la piscine, et se dit que le bassin, avec sa mosaïque noire, ressemble à un trou sans fond.

Puis ses yeux interrompent leur mouvement, refusent de se tourner davantage.

Mais il les force à regarder vers le jacuzzi et là… Bon sang ! Il lâche sa boîte à outils, s'approche d'un pas hésitant et découvre leurs visages non pas violets, plutôt grisâtres, les

traits figés. L'eau dans laquelle ils baignent est rouge, rouge, rouge, et leurs corps tuméfiés portent de larges plaies circulaires.

C'est plus que ne peut en supporter Martin Svensson, petit menuisier de Linköping.

Il se précipite dans le jardin, trébuche dans l'herbe mouillée, se fraie un chemin à travers la végétation et se retrouve sur un ponton en bois, entouré des eaux de la Stångån en crue.

Les flocons d'avoine de son petit déjeuner jaillissent de sa bouche, se déversent sur le ponton et dans la rivière. On dirait les restes d'un animal qui aurait été haché menu par les turbines de la centrale électrique.

Mais ce n'est pas le cas, hein ?

Non, ce n'est pas possible, la centrale électrique est en aval.

Merde, ressaisis-toi maintenant, Martin.

Putain de bordel de Dieu.

La gamine.

Quand il est venu, la semaine dernière, il y avait un enfant.

Famille Andergren, se souvenait-il d'avoir lu sur la plaque de la porte. Elle est où, la gamine ? Au jardin d'enfants ?

Nouvelle remontée de flocons d'avoine.

Martin Svensson fouille avec précipitation dans ses poches à la recherche de son mobile.

Il faut appeler la police. Il ferme les yeux, voudrait oublier toutes ces horreurs, les ouvre à nouveau, regarde le ponton. Il voudrait fuir loin de cet endroit maudit, mais il sait qu'il doit d'abord téléphoner à la police.

5

Un coup de téléphone et l'horreur est de retour, se dit Malin.

Des blessures par balles près du cœur, sous les côtes, à l'abdomen, mais aucune au visage.

Le visage posséderait-il un caractère sacré pour celui qui a commis ce crime odieux ?

As-tu tiré dans une sorte de rage contrôlée ?

L'eau est du sang.

Le sang, de l'eau.

Que vois-je ? s'interroge Malin qui se tient sagement à l'endroit qu'on lui a indiqué, dans l'entrée du rez-de-jardin du 31 de la rue Stentorpsvägen.

Je vois la mort, la mort, la mort.

Mais les blessures n'étaient pas toutes mortelles.

Karin Johannison vient d'éteindre le jacuzzi, le grondement absurde s'est enfin tu, l'eau ne bouillonne plus autour des corps qui semblent apprécier.

Les deux adultes qu'elle a sous les yeux sont nus comme des vers et morts, leurs cadavres violacés et bleuis baignent dans une eau opaque et la pièce entière empeste le fer et le chlore ainsi qu'un début de putréfaction.

Les corps sont légèrement boursouflés.

L'homme a appelé quelques instants seulement après la fin de leur réunion du matin.

Il a été transféré à Malin et lui a annoncé d'une voix vacillante :

– Ils sont morts.

– De qui parlez-vous ? Qui est mort ?

– Eux, là, dans le bain à bulles.

Malin a alors supposé que cet homme, qui prétendait être menuisier et avoir découvert deux cadavres dans un jacuzzi dans une villa du quartier de Hjulsbro, devait être en état de choc et qu'il n'avait pas les idées claires, mais elle a su aussitôt qu'il disait vrai, elle l'a entendu au ton de sa voix.

Dans l'eau.

Dans le jacuzzi.

La fillette.

– Quelle fillette ?

Dès qu'il a pu énoncer l'adresse, ils ont immédiatement envoyé là-bas leur voiture de patrouille la plus proche. Leurs collègues en uniforme ont trouvé les corps dans le jacuzzi et le menuisier Martin Svensson sur le ponton, sous la pluie.

Maintenant, il est trop choqué pour pouvoir parler.

– Ils sont morts, répète-t-il en boucle, assis dans la salle de séjour, sur l'une des méridiennes grises qui confèrent une touche contemporaine à la décoration chic de cette maison, et il parle si fort qu'on l'entend jusqu'au rez-de-jardin.

Zeke et Malin sont partis directement après qu'elle avait raccroché et sont arrivés une dizaine de minutes après la voiture de patrouille. Karin les a rejoints quelques minutes plus tard.

Les corps. Abattus. Nus.

Une enquête criminelle vient tout juste de débuter, cela ne fait aucun doute, la tranquillité de la ville a été rompue et le moment est venu de se mettre au travail. Malin pousse un soupir, elle voudrait rentrer chez elle et se demande où cette affaire va la mener.

Vous êtes exactement ce dont j'ai besoin, se dit-elle en songeant aux cadavres dans le jacuzzi.

Elle n'éprouve aucune honte à cette pensée.

Qui étiez-vous ?

Dehors, la pluie a cessé et le jardin offre un tableau dans les tons de vert avec des touches humides de jaune et d'orange typiques de la saison. En même temps, on dirait qu'un voile bleu s'est abattu sur le monde.

À droite de Malin, le bassin de piscine semble un gouffre, mais l'abîme le plus profond est encore celui qu'elle a devant elle.

Vous deux.

Le menuisier vous a identifiés.

Nous savons désormais qui vous êtes.

Patrick et Cecilia Andergren.

Près d'elle, Zeke se balance d'un pied sur l'autre en observant Karin Johannison qui inspecte minutieusement le sol autour du jacuzzi.

– Surtout, vous ne touchez à rien, avait-elle lancé aux agents de police en débarquant. Vous posez les pieds uniquement là où je vous le dis et pas ailleurs. Toute cette maison doit être considérée comme une scène de crime.

Karin les a tout de même autorisés à fouiller le rez-de-chaussée, à condition toutefois qu'ils enfilent des gants et ne dérangent rien. Elle a aussi permis à Martin Svensson de s'asseoir sur le canapé du salon le temps de reprendre ses esprits.

Karin s'approche de Malin et Zeke.

Elle secoue la tête.

– À première vue, je dirais qu'ils sont là depuis hier soir, annonce-t-elle.

Dans la salle de séjour, à l'étage du dessus, les gémissements de Martin Svensson repartent de plus belle.

– On leur a tiré dessus, commente Malin.

Karin acquiesce.

– Ils ont probablement succombé à ces blessures par balles.

Zeke regarde à nouveau Karin, son ex-maîtresse, et Malin a l'impression de distinguer une lueur de désir dans ses yeux, mais elle sait que son collègue est un professionnel, pas le genre à se laisser perturber par ses sentiments. Pourtant, elle aurait préféré qu'il en soit autrement tant elle reste persuadée qu'il serait plus heureux avec Karin qu'avec Gunilla.

– Ils ont été atteints au cœur et ont dû mourir sur le coup, dit Zeke.

Karin s'essuie le nez.

– Le meurtrier s'est introduit chez eux, s'est faufilé jusqu'ici et les a abattus pendant qu'ils prenaient un bain, ils ne l'ont probablement pas entendu arriver.

Les techniciens de scène de crime ont fini de fouiller la maison. Ils n'ont découvert aucun indice probant. Malin et Zeke ont à leur tour procédé à un examen rapide des lieux, sans relever aucun signe de lutte, mais ils sont tombés sur une chambre de l'enfant. Où est leur fille ? s'est demandé Malin. Pas ici, Dieu merci. Ensuite, ils sont redescendus au rez-de-jardin pour recueillir les premières constatations de Karin.

– Tu as pu déterminer l'heure exacte de leur mort ? s'enquiert Malin.

– Non, répond Karin. Pas encore. Il va d'abord falloir que je les autopsie.

– D'accord.

– On reprend tout depuis le début, dit Zeke.

– Ils ont une fille, le coupe Malin. Où est-elle passée ?

– Il faut qu'on se mette tout de suite à sa recherche.

Karin leur adresse un signe de tête avant de retourner à son travail.

Un nouveau gémissement se fait entendre.

Cette fois plus profond, plus déchirant.

Voilà ce que ce monde fait de nous, pense Malin en contemplant le visage de Cecilia Andergren, sa peau presque vitrifiée et ses lèvres figées dans un rictus inexpressif.

L'homme gît à côté d'elle.

Patrick.

Son mari.

Son amour.

Mais où est donc passée leur fille, la gamine de la photo dans leur chambre, des photos dans la chambre d'enfant aux murs peints en rose que j'ai entrevues il y a quelques instants ?

Elle repense à l'interview qu'elle a entendue le matin à la radio : « Est-ce que je suis un être humain ? »

Malin se dit que la fillette doit être chez des membres de sa famille ou au jardin d'enfants, elle ne peut imaginer qu'il lui soit arrivé malheur.

Les autres sont en route : Sven, Börje, Waldemar et Johan devraient arriver d'une minute à l'autre.

Malin s'attarde dans la chambre d'enfant, près d'un lit rose aux draps défaits.

Elle a appelé au commissariat pour leur demander de se renseigner sur le prénom de la fille de Patrick et de Cecilia Andergren, et elle sait maintenant qu'elle s'appelle Ella et qu'elle est âgée de cinq ans.

Alors que Malin entend Zeke fouiner dans les placards de la chambre parentale, son regard s'arrête sur une photo dans un cadre rose.

On y voit une fillette de type asiatique sur une plage, quelque part dans un paradis tropical où des palmiers et des pins immenses se dressent sur une étroite langue de sable qui semble flotter sur une mer si bleue qu'on la confond avec le ciel.

Ella Andergren a été adoptée.

Comme la petite Tess de Karin.

Il est même possible qu'elles viennent du même pays.

D'autres photos sont accrochées au mur : Ella sur un manège dans le parc d'attractions de Gröna Lund, Ella chevauchant un poney. La gamine ne sourit que sur deux ou trois clichés, mais son regard, en revanche, trahit son

bonheur. Oui, Malin en a la certitude, cette fillette est heureuse, comme tout enfant devrait l'être.

Ella dans les bras d'une femme âgée.

Ella qui saute dans une piscine.

Recroquevillée sur un canapé.

Elle a les mêmes traits doux et arrondis que Tess, le même regard malicieux, plein d'espoir et d'assurance.

Le Vietnam.

Tu viens de là-bas, toi aussi ?

Je ne sais rien sur ce pays, songe Malin.

Les plages. La jungle. La pauvreté. La guerre. Les explosions et le napalm qui brûle des corps d'enfants.

Le claquement des mitrailleuses. *Apocalypse Now*. Des surfeurs déjantés défiant les tirs de mortiers.

Mais c'est certainement plus que ça. La guerre s'est achevée voilà plus de trente ans.

Ella Andergren, âgée de trois ou quatre ans, brandit devant l'objectif de l'appareil photo un poisson scintillant fraîchement pêché et Malin pense à Tove quand elle avait cinq ans, elle se rappelle le jour où elle l'a perdue dans un centre commercial. On l'avait retrouvée au rayon des pâtisseries, en train de déguster tranquillement un gâteau au chocolat.

Cinq ans. La spontanéité même. Dis, tu es qui, toi ? Qu'est-ce que tu veux ? Moi, je suis là, je suis formidable, le monde entier est formidable.

Regarde par là !

J'existe ! Je vis !

Comme elle avait envié Tove, à l'époque. Tout comme elle envie la fillette sur les photos, en ce moment. Elle aimerait tant avoir à nouveau cinq ans, mais elle sait qu'elle n'a rien à envier à la fillette sur les photos.

Qui sait seulement où elle est passée ?

Malin refuse d'imaginer ce qui a pu lui arriver.

– Les voilà ! s'écrie Zeke dans la chambre voisine.

– Quoi ?

– J'ai trouvé leurs passeports.

– Les passeports des parents ?

– Oui.

– Et celui de leur fille ?

– Aussi.

Zeke rejoint Malin et lui présente la photo en noir et blanc du passeport de la fillette.

– Il faut qu'on prévienne leur famille, ensuite on pourra…, commence Malin avant d'être interrompue par les hurlements d'une vieille femme paniquée :

– QU'EST-CE QUI S'EST PASSÉ ? QU'EST-CE QUI S'EST PASSÉ ? POURQUOI LA POLICE EST-ELLE LÀ ? JE SUIS LEUR VOISINE ! POURQUOI LA POLICE EST-ELLE LÀ ?

Malin et Zeke se précipitent dans le couloir où les deux policiers s'efforcent de barrer la route à la vieille dame.

– Du calme, du calme ! crie Malin. Je prends le relais.

Une fois la voisine calmée, Malin la prie de bien vouloir aller l'attendre dehors, car Martin Svensson vient de la rejoindre et son visage semble avoir enfin recouvré son teint naturel.

– Je peux vous parler, maintenant, si vous le voulez, je suis prêt, annonce-t-il.

– Conduisez-la à la voiture, ordonne Malin à ses deux collègues en uniforme. Qu'elle m'attende là-bas. Surtout, ne la laissez pas repartir. Je veux lui parler.

Canapé bas, cher, confortable.

Martin Svensson prend place en face d'elle dans le fauteuil en forme d'œuf et commence à leur raconter ce qu'il sait sur la famille Andergren, ainsi que la raison de sa présence.

Il n'a manifestement rien à voir avec le meurtre, constate Malin, il avait juste un boulot à faire et connaissait à peine la famille. Ils avaient eu son numéro de téléphone par un collègue.

Martin Svensson leur explique que Patrick Andergren était employé chez Saab en tant qu'ingénieur, ou vendeur, quant à son épouse, elle était quelque chose comme professeur d'anglais dans un lycée.

Leur fille avait manifestement été adoptée et, pour le peu qu'il puisse en juger, les Andergren étaient manifestement des gens honnêtes.

– Et leur fille ? s'enquiert Malin.

– Quoi leur fille ?

– Vous avez une idée d'où elle peut être ?

– Pas la moindre. Comme je vous l'ai dit, je ne les connaissais pas vraiment.

Malin envisage alors toutes les possibilités et elle sait que Zeke fait de même. La gamine se trouve chez des parents, elle a passé la nuit chez une copine, ils l'ont déposée au jardin d'enfants.

Cinq ans.

C'est bien au jardin d'enfants que vont les gamins, à cet âge ?

Dix heures.

C'est bien ça ?

Le temps presse.

La rivière.

Une fillette de cinq ans. Terrorisée.

Non !

Martin Svensson devance Malin.

– Peut-être bien qu'elle est dans la rivière, dit-il. Peut-être qu'elle a vu la scène et qu'elle a pris peur, tellement peur qu'elle a couru jusqu'au ponton et qu'elle s'est jetée dans l'eau. Qu'elle s'est noyée.

Il regarde fixement devant lui.

– Elle est morte ! s'écrie-t-il soudain. Peut-être que leur petite fille est morte !

6

La voisine.

Thea Victorin.

Une hystérique prétentieuse est la dernière chose dont nous ayons besoin en ce moment.

À moins qu'elle ne sache quelque chose ?

Il faut qu'on agisse sans tarder, se dit Malin. Le temps presse, je le sais. Devons-nous envoyer des patrouilles à la recherche de la fillette ?

Non, j'interroge d'abord l'hystérique. Tout de suite.

D'où vient ma colère ? Peut-être du sentiment que ceci est l'œuvre du Mal absolu.

Qu'est-ce qui pourrait être pire ? Deux adultes tués par balles, une petite fille volatilisée.

Malin détourne sa colère contre la voisine, cette sexagénaire snobinarde qui attend à l'arrière de la voiture de patrouille et scrute au-dehors d'un air hébété en se grattant le crâne.

Malin s'efforce de retrouver son calme, jette un coup d'œil par la vitre, écoute le bruissement de la bruine sur la carrosserie.

Elle contemple ce quartier résidentiel qu'elle juge d'une prétention grotesque.

Les feuilles, sur les pommiers en fruits, sont lourdes d'humidité et les quelques bouleaux qui ont échappé à la